

Le chien, partenaire de vies

Extrait de la publication

Les membres du GRETFA

(Groupe de recherche et d'étude sur la thérapie facilitée par l'animal)

Coordinateur du groupe

Didier Vernay

Neurologue, médecin-chef de médecine physique et réadaptation

Jean-Claude Filiâtre

Biologiste et docteur en neuro-sciences

Nadine Fossier-Varney

Psychologue clinicienne

Laurent Gerbaud

Médecin de santé publique, économiste de santé

Franck Mollard

Vétérinaire praticien

Sandra Girard

Étudiante en psychologie

Dominique Kerforn

Chargée de mission AFIRAC

Marie-Claude Lebret

*Professeur de biologie, co-fondatrice de l'ANECAH,
directrice du centre de formation ANECAH à Alençon*

Angélique Perol

Éthologue

Catherine Roblin

Consultante AFIRAC

Jean-Luc Vuilleminot

Secrétaire général de l'AFIRAC

Sous la direction de
Didier Vernay

Le chien, partenaire de vies

Applications et perspectives en santé humaine

Préface de Boris Cyrulnik



érès

Conception de la couverture :
Anne Hébert
Illustrations texte et couverture : Arnou

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-3532-5
Première édition © Éditions érès 2003
33 avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Table des matières

Préface Par Boris Cyrulnik.....	9
Avant-propos de Didier Vernay	11
I – Concepts et généralités.....	17
– Historique : pourquoi le chien ?	
– Théories et pratiques : conversations entre le Dr Didier Vernay et le Pr Hubert Montagner.	
– Objectifs et pratiques : l'AAA, l'AAA-T, l'AAA-E, l'AAA-S, l'AAA-R.	
– Évaluation et suivi d'un programme	
II – Le chien : aspects théoriques	45
– Coexistence homme-chien	
– Processus du développement canin	
– Systèmes de communication	
– Vie quotidienne et attentes particulières	
III – Le chien : aspects sanitaires.....	61
– Suivi et santé de l'animal	
– Risques liés à l'animal	
– Hygiène de l'animal	
IV – Le chien dans le cadre d'un projet	75
– Qui peut le plus peut le moins	
– Choix de l'animal	
– Éducation de l'animal	
– Notions d'hygiène générale	

– Notions de bien-être de l'animal et conditions d'accueil	
– Activités avec l'animal	
– Évaluation et suivi	
V – Construire un projet	109
– Pour un projet solide	
– Pourquoi les échecs ? Comment en tirer parti ?	
– Fin d'un projet et/ou pérennisation	
VI – Les perspectives	127
– Information et formations	
– Aide à la formalisation et au suivi de projets	
– La communication : un outil à manier avec précaution	
– Autres animaux	
Conclusion	
par Didier Vernay	137
Annexes	139
Bibliographie	149
Glossaire.....	151

Remerciements

*à l'ensemble des acteurs d'AAA pour leur collaboration,
et en particulier, tous les professionnels
qui ont bien voulu témoigner dans le cadre de ce livre.*

*à Frédérique Césaire, journaliste,
pour son aide précieuse à la rédaction de cet ouvrage.*

Préface

Vous ne soupçonnez pas le nombre de fois où j'ai entendu « la seule relation affective que j'ai eue dans mon enfance, c'était avec mon chien. Quand mes parents me mal-traitaient, je me confiais à lui pendant des heures et je ne parvenais à m'endormir que contre lui. »

Très souvent aussi j'ai pu constater la fonction homéostatique d'un animal dans une famille. Sa simple présence participait positivement aux interactions dans la famille. On se répartissait les tâches, on parlait de lui à table, on jouait avec lui et on coordonnait nos sorties autour de lui, de ses gambades, de ses courses et de ses besoins.

Il m'a été donné de constater à quel point l'empreinte de l'animal familier dans la mémoire des personnes âgées agissait encore, alors que beaucoup d'autres souvenirs commençaient à s'effacer.

À toutes ces questions de clinicien naïf, il n'y a pas beaucoup de réponses. Quelle est la part de l'animal dans la construction de l'identité de l'enfant quand il prend conscience que parmi les êtres animés, il y a des êtres humains et d'autres non humains ? On peut s'attacher aux deux de manière différente, car les parents auxquels on s'identifie ont à la fois une fonction sécurisante et interdictrice, alors que les animaux familiers possèdent un intense pouvoir de déclenchement d'affection. Ils n'interdisent pas, mais, parfois, ils empêchent, apprenant ainsi à l'enfant à respecter certains rituels d'interaction : on ne peut pas tout se permettre.

Il y a une ou deux générations, presque tous les enfants devaient cohabiter avec le monde animal, apprendre à le servir, le toiletter, le soigner, le protéger et à l'utiliser pour que l'étable serve de chauffage à la chambre, pour que le chien nous aide à rentrer les moutons, pour que le cheval tire la carriole. Aujourd'hui les animaux-outils sont beaucoup moins fréquents en Occident où ils tiennent de plus en plus une place de compagnon. Qu'est-ce que ça révèle de notre évolution culturelle ? Qu'est-ce que ça entraîne

dans leur propre évolution physique et mentale ? Peut-on se servir de cette passerelle psychoaffective pour sécuriser certains enfants en difficulté et participer parfois à la construction de leur identité ?

Une famille sur deux adopte un animal. Les propriétaires l'achètent bien sûr, mais c'est beaucoup plus que ça, à cause du lien qui s'ensuit. Peut-on ne pas tenir compte de la présence dans nos foyers de neuf millions de chats qui nous surveillent en ronronnant ; de huit millions de chiens qui nous font la fête quand on rentre du travail ; de sept millions d'oiseaux qui embellissent notre vie de leurs trilles et de leurs couleurs ; quelques millions de poissons, lapins, hamsters, cochons d'Inde, tortues et animaux variés qui habitent un coin de notre salon ou de la chambre de nos enfants ? Tout ce peuple animal n'aurait aucun effet sur nous ? Et la manière dont nous changeons nos interactions et leur environnement n'aurait aucun effet sur eux ?

Il y a bien sûr des travaux scientifiques et cliniques qui prouvent l'apaisement physique et mental que provoquent les animaux, leur effet anti-stress, leur pouvoir sécurisant, mais je crois qu'un groupe scientifique organisé devrait apporter plus que ça. Les animaux familiers ont certainement une fonction d'objet transitionnel sécurisant l'enfant et l'aidant à accéder à la symbolisation. Un animal prend certainement une place de membre spécial dans une famille et sa mort, avec le chagrin qu'elle provoque et la manière dont on affronte cette épreuve, permettra probablement de comprendre quelques mécanismes de défense psychoaffective de familles en difficulté et de mieux les aider.

L'enjeu du Groupe de recherche sur la thérapie facilitée par l'animal (GRETFA) consistera bien sûr à séparer le bon grain de l'ivraie dans ces travaux, les accompagner, les vérifier, les critiquer et les coordonner. Mais son intérêt sera surtout d'analyser ce nouveau contrat social, affectif et psychologique que les hommes et les animaux sont amenés à signer aujourd'hui, dans notre nouvelle culture.

Boris Cyrulnik
Psychiatre, éthologue

Avant-propos

L'AAA : premiers pas

Ami lecteur, voici une histoire. Ou plutôt, des histoires. Des histoires singulières de pionniers, des itinéraires croisés de ceux qui ont osé être à la marge de leur discipline, des passions tenaces, des excès militants, des émotions éruptives, des frustrations, des joies immenses et surtout l'histoire d'une intuition partagée : celle que la présence d'un animal peut faire quotidiennement des « miracles ordinaires ». Tous ceux qui ont sérieusement et sincèrement travaillé dans le sens de ce qu'on appelle Activité associant l'animal (AAA) comprendront aisément que le propos n'est pas excessif. Les autres – pour la plupart – pressentent qu'une nouvelle aventure humaine et scientifique est en train de naître. Une vraie aventure ! Pas de cartes et pas de boussole, des vagues administratives trop souvent traîtreusement hostiles, des conflits scientifiques, des idéologies loufoques, des comportements sociaux déviants sur la place de l'animal... Enfin tout ce qu'il faut pour qu'émergent quelques visionnaires, des luttes stériles et beaucoup d'inepties.

Ami lecteur, notre groupe (notre troupe !) est revenu de quelques expéditions discrètes et hasardeuses en terre d'AAA. Les limites du territoire sont imprécises, les chemins qui y mènent encore peu sûrs. On y survit difficilement et, de retour, il faut affronter incrédulité et procès d'intention. Mais l'heure est venue de sortir au grand jour, de dresser les premiers repères, de fixer quelques itinéraires, de structurer nos troupes, de hiérarchiser les meutes et de s'enivrer pour mieux repartir. C'est l'ambition de ces pages.

En route pour le voyage

La préhistoire de l'AAA se perd dans la nuit des temps. Car si la domestication des animaux de compagnie remonte à quelques milliers d'années, nous partageons avec tous nos cousins vivants – animaux et végétaux – le même langage intime : le code géné-

tique. Nous sommes faits du même tissu, condamnés à perpétuité à la solidarité sans faille du vivant. L'oublier, transgresser cette règle, c'est la maladie de l'âme.

Voilà un « gros mot » lâché, mais, ami, je te rappelle que quel que soit le contenu que tu donnes à ce terme, nous sommes en terre d'aventure et c'est bien d'âme qu'il s'agit. De quelque chose au fond de nous d'essentiel, de vital, d'irrépressible. Une animalité spirituelle jubilatoire ! Et sur cette voie, y a-t-il de meilleurs guides que les animaux ?

**Sans blagues,
vous avez dit anthropomorphisme !**

Si vous observez ! Si vous écoutez ! Si vous lisez en focalisant votre attention sur les propos se rapportant aux animaux, vous reconnaîtrez aisément que l'on évolue dans un bain de discours anthropomorphique omniprésent. Il est difficile d'ouvrir une revue, de suivre une séquence publicitaire ou d'essayer de faire un livre sur l'AAA sans échapper à ce redoutable travers. Est-ce péché mortel ? Oui et non, cela dépend ! Dépend de quoi ? Du niveau de lecture. Formulons l'hypothèse que les ressorts psychologiques de l'anthropomorphisme partagent des points communs avec l'humour. Sigmund Freud en publiant en 1905 « Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient » nous propose des grilles d'analyse pour décoder mécanismes et niveaux d'écoute concernant cette production singulière et féconde qu'est l'humour. En effet de façon concise, il permet une libération d'affects, procure du plaisir et « quelque chose de sublime * ». En revanche cette mécanique subtile ne fonctionne qu'avec des protagonistes avertis. La meilleure blague prise au premier degré peut se révéler consternante et même parfois idéologiquement suspecte. En cela la maxime de Pierre Desproges « on peut rire de tous, mais pas avec tout le monde » complète notre point de vue. Les projections anthropomorphiques sont remarquables par la richesse de leur contenu associé à la puissance communicative et contagieuse des métaphores brèves. Ainsi le « il est trop intelligent mon Pollux, il comprend tout » – entendu en terme de psychologie humaine – conduit à des comportements canins inadaptés et tout à fait incompatibles avec un travail relationnel avec le chien. Le même propos avec des interlocuteurs conscients des univers psycho-comportementaux humains et canin peut jouer à loisir sur un registre subtil et ludique. Il nous appartient de moduler et de responsabiliser notre discours en fonction de nos interlocuteurs, de leur culture et du contexte. Le débat est ouvert et l'on pressent que cette voie de recherche théorique sera sans doute des plus fructueuse.

* lié au « triomphe du narcissisme »

Suivre la voie des animaux. C'est ce que Marie-Claude Lebreton a fait. Nous sommes en 1989, l'ère des pionniers. Associée à Gérard Lalande et avec le soutien de l'Association française d'information et de recherche sur l'animal de compagnie, l'ANECAH va naître. En 1991, les quatre premiers chiens d'assistance français sont remis à des personnes handicapées à Alençon. De la bruine normande part un formidable espoir et les bases de l'aventure francophone sont jetées. Pour qui, comme moi, bénéficiaire d'un chien d'assistance, a fait un stage ANECAH, le choc est doux et violent à la fois. Quelle énergie, quelle symbiose stimulante que ces chiens et ces personnes handicapées ! C'est un grand baptême, un rite initiatique déterminant. Premier pas en terre d'AAA.

Le deuxième pas sera la prise de conscience du contexte national et international.

En effet, une idée, une pratique n'apparaissent pas en un lieu, à un moment donné de façon isolée. C'est plutôt la cristallisation d'un courant diffus d'idées naissantes. Si Marie-Claude Lebreton en a été le catalyseur, quels en ont été les ingrédients ?

La base de cette « sauce » est probablement la cohabitation traditionnelle homme-chien. Historiquement, du chien de ferme au chien de chasse, chaque classe sociale a mis en place une pratique informelle ou sophistiquée, terreau fertile pour faire émerger les deux composantes fondamentales que sont l'éducation et le lien affectif.

Le chiot joue le jeu, il sera poly-culturel, acceptant le statut « d'étudiant en sciences humaines à titre étranger » (à l'espèce). Et avec quel succès si le maître est bon ! Et ce « bon maître », par-delà le pédagogue et le chef exemplaire, est un maître aimant. La qualité des prestations des couples maître-chien de travail (chien de berger, d'avalanches, guide d'aveugle) illustre bien la double exigence, technique et affective.

Sur ce fond de pratiques, le deuxième ingrédient est une pincée d'apports scientifiques. L'éthologie et le behaviorisme commencent à délivrer des messages que peuvent s'approprier les acteurs de terrain. Le dernier ingrédient est d'ordre systémique (exotique). En partant faire des stages aux États-Unis auprès de la Canine Companions for Independence (CCI), Marie-Claude Lebreton et Gérard Lalonde ont traversé la frontière de leur cadre de référence (professeur de biologie et éducateur canin). C'est l'ouverture internationale relayée par l'AFIRAC et les associations analogues dans d'autres pays (États-Unis, Grande-Bretagne, Allemagne, Suisse, Belgique, Autriche). Avec en clef de voûte tous les trois ans, une conférence internationale sur les relations entre les hommes et les animaux. La neuvième d'entre elles, parrainée par l'OMS – Organisation mondiale de la santé –, a eu lieu à Rio de Janeiro en 2001, sur le thème : « La relation homme-animal : une mise en perspective pour le XXI^e siècle. »

Les étapes suivantes sont la montée en puissance de la formation des chiens d'assistance et la généreuse exploration de voies « déviantes ».

En effet, avec plus de dix ans de pratique et plus de cinq cents chiens remis à ce jour, l'ANCAH a trouvé une maturité dans la formation et l'attribution des chiens d'assistance. L'option prise précocement de remettre les « chiens réformés » mais bien formés ! – dans des programmes expérimentaux auprès d'enfants handicapés, de personnes âgées et d'institutions *EST* le coup de génie qui va semer les graines de ce que sera l'AAA demain.

Le milieu du chien d'assistance s'est beaucoup torturé en moult affrontements sur la pertinence et sur les définitions du chien social, du chien d'éveil, du statut de chien visiteur... et le débat n'est pas clos ! Mais par-delà la sémantique et ses pièges, l'irréparable est fait : des dizaines d'enfants, de familles, de personnes âgées et leur entourage ont goûté une expérience intime et singulière de relation aidante, originale et inédite. Telle la madeleine de Proust, gageons que le souvenir de celle-ci sera tenace et recherché.

1995 marque une étape pour moi, la sortie des préjugés naïfs. Cette année-là, j'ai organisé un colloque à Clermont-Ferrand en essayant de réunir les acteurs de programmes divers, telle l'expérience des chiens d'aveugles avec, en contrepoint, le travail de Mira-France qui prenait en charge des enfants déficients sensoriels. Il y avait bien sûr l'ANCAH, mais aussi Handicheval et le programme d'aide simienne (singé éduqué

pour l'assistance). L'association des chiens pour sourds n'a pu être représentée car elle venait malheureusement de cesser son activité faute de financements pérennes. Je présentais cette transversalité féconde et si l'esprit a bien soufflé ce jour-là, l'issue d'une « interdisciplinarité d'espèces » espérée n'est pas née. En revanche, ces contacts furent le point de départ de groupes de réflexion et de travail en devenir.

Le premier groupe avait pour objectif d'étudier le devenir des cent premiers couples maître-chien remis par l'ANCAH. Pour cela une équipe pluridisciplinaire a été constituée, réunissant médecins, vétérinaires comportementalistes, méthodologistes, spécialistes des sciences sociales et éducateurs canins. Ce travail a fait l'objet de thèses d'Antoine Gastal (médecine) et de Géraldine Heillaut (vétérinaire), ainsi que de communications à Prague dans le cadre de la huitième Conférence internationale sur les relations homme-animal.

Grâce à l'AFIRAC, de cette première expérience, naîtra naturellement en 1999 le GRETFA (Groupe de recherche et d'étude sur la thérapie facilitée par l'animal). Ce groupe recherche la complémentarité des points de vue tant dans le domaine théorique que pratique, tous ses membres ayant été impliqués dans des programmes et/ou des recherches sur la thérapie facilitée par l'animal TFA. Notre ligne directrice a rapidement émergé : être concret, partir du terrain et de ses préoccupations. Dans un premier temps, l'éthologue Angélique Pérol a mené une enquête recensant les expériences en cours en France et les attentes de ces pionniers. Démarche risquée car les attentes sont énormes : besoin de rencontres, de reconnaissance, de formation, de formalisation, de méthode d'évaluation... La tâche est conséquente, écrasante !

La meilleure stratégie nous a alors semblé de réunir régulièrement ces « proto-acteurs » de l'AAA, personnes-ressources par excellence pour trouver les solutions à leurs attentes. La substance de ce livre est donc pour part inspirée par le contenu de la série de séminaires fiévreux et passionnés qui se sont déroulés ces dernières années. Que l'ensemble des participants en soient remerciés pour la qualité de leur engagement moral et technique.

Enfin, pour conclure, quelques suggestions pour votre voyage en terre d'AAA et quelques réponses aux inévitables questions auxquelles notre groupe doit répondre régulièrement.

Bonne route, soyez attentifs et amusez-vous. Quelques poils sur la moquette et l'aventure est déjà là !

Didier Vernay

Pour une lecture critique de l'ouvrage !

- Rigueur et imagination sont les deux mamelles de l'AAA.
- Observez votre chien, c'est un marqueur hors pair de ce qui se passe ou vient de se passer.
- Ne vous lancez pas seul, travaillez en groupe, sinon patientez.
- Apprenez et respectez les règles sociales de l'espèce canine.
- Respectez le chien dans tous ses aspects : physiques et comportementaux.
- Faites confiance à votre animal. Il vous conduit au jeu, n'est-ce pas la meilleure façon de travailler ?
- Aimez-le comme il vous aime, mais... faites également un travail personnel et collectif afin de pouvoir dissocier les aspects techniques et affectifs.



✓ Pourquoi n'avez-vous étudié le travail d'AAA qu'avec le chien ?

C'est une question récurrente et que l'on conçoit facilement. Le terme d'AAA est accrocheur et nombre de personnes impliquées dans des travaux avec les chevaux, les chats ou d'autres animaux ont des attentes de même nature que celles travaillant avec les chiens. Pour des raisons de faisabilité, de compétences et d'opportunités, nous avons préféré faire porter nos efforts de façon ciblée sur un sujet précis afin de dégager des attitudes pragmatiques et sortir du flou conceptuel qui entoure en général ces études. Nous parions qu'à partir du « modèle chien », nous pourrions tirer des enseignements transposables pour les autres types de démarches d'AAA.

✓ Comment peut-on être informé sur les expériences en cours ?

En contactant l'Afirc par courrier ou via son site Internet. L'association répond aux demandes d'information et dispose d'un fond documentaire actualisé.
- Afirc – 32, rue de Trévise – 75009 Paris ; www.afirc.org

✓ Comment peut-on se former à l'AAA ?

- En lisant ce livre.
- En rencontrant les personnes déjà engagées dans des programmes d'AAA.
- En suivant des stages et des modules de formation.

1

Concepts et généralités

Historique : pourquoi le chien ?

Parce que...

*« Sage est l'homme qui sait que le fou accepte
la caresse du chien »*

*Vrai/faux proverbe chinois – inventé de toutes pièces pour l'occasion
(VRAFAPROCHI-ITPPO)*

De manière empirique, nous savons depuis très longtemps que la présence, aux côtés de l'homme, d'animaux familiers ou domestiques a un effet bénéfique sur sa santé psychique et physique. On fait généralement remonter au IX^e siècle de notre ère le premier cas d'Activité associant l'animal dûment recensé : en Belgique, dans la ville de Gheel*, on confiait à des malades convalescents la garde et l'entretien d'oiseaux. Par la suite, et tout au long de notre histoire, c'est un bestiaire ailé, écailleux ou poilu qui joue les béquilles affectives et techniques auprès d'individus atteints de troubles du comportement ou mal-



menés par un handicap physique. Poissons d'aquarium, chevaux, chats, nouveaux animaux de compagnie – NAC –, dauphins, singes et autres animaux de la ferme apportent ici ou là leur soutien à des expériences diverses, mettant leurs compétences au service d'une humanité en difficulté. Mais un animal se détache largement du lot, tant est varié son champ d'action, c'est le chien.

(*) L'actuelle ville de Gand

L'avantage de l'humanité

(Cicéron, 106-43 av. J.-C)

Le célèbre tribun romain, parlant des chiens, salue « *leur loyauté si constante, leur dévotion si affectueuse envers leur maître et leur animosité envers les étrangers aussi bien que la prodigieuse finesse de leur flair et leur vigoureuse ardeur à la chasse* ». Et d'en déduire : « *Que signifient ces dispositions, sinon qu'ils ont été créés pour l'avantage de l'humanité ?* »

On chiffre à quinze mille ans environ le compagnonnage homme-chien. Et même si l'histoire a fait un sort inégal à l'espèce canine selon les régions et les époques (cf. les plats de viande de chien prisés en Chine, en Corée ou au Mexique), il existe partout un lien fort entre cet animal et son entourage humain.

Le chien-médicament

Malheureusement pour le chien, on se sert d'abord de lui en médecine en le faisant passer de vie à trépas. Le fameux Hippocrate le faisait entrer,

bouilli, dans sa panoplie de remèdes. Au Siècle des lumières, il est classé dans *L'encyclopédie* de Diderot et d'Alembert à la rubrique « Matière médicale et pharmacie ». Parfois le chien échappe au sacrifice. Un petit chien vivant qui se couche sur le bas-ventre soulagerait ainsi des coliques. On prescrit aux femmes souffrant de poussées de lait de remplacer le nourrisson (décédé en général) par un petit chien. On attribue à sa salive des vertus antiseptiques, moyennant quoi on lui fait lécher des plaies dans l'espoir de les voir cicatriser.

Mais le plus souvent, l'animal paie de sa vie sa contribution supposée à la santé humaine. Les gants en peau de chien dissipent, croit-on, les contractions des mains et en calment les démangeaisons. Dans le même esprit, on façonne des bas dans cette matière chaude et soyeuse, qui ont pour mission de fortifier les jambes. Une peau de chien est réputée, auprès des élégantes de l'époque, rendre la peau de la poitrine douce au toucher : la douceur de la fourrure, comme du caractère de la victime, seraient en quelque sorte transmissibles à qui se glisserait dans une peau de chien, par une croyance analogue à celle des cannibales qui croient récupérer la force ou le courage de leur ennemi en le dévorant.

Le réconfort de Louis XIII

Enfant, Louis XIII était timide et bègue. S'il était le dauphin de France, promis à succéder à son père le roi Henri IV, il était aussi un petit garçon écrasé par sa position au palais. Son médecin Jean Héroard, qui raconte au jour le jour dans son journal mille anecdotes sur la vie du futur souverain, souligne la tristesse du gamin qui manque d'affection. Il rapporte que, à cette époque, il ne l'a vu rire qu'une seule fois, quand un musicien jouait de la cornemuse pour Pataut, le chien que lui a offert Concini. C'était le 6 février 1607. Quand sa gouvernante lui demande s'il aime le roi son père, il lui répond simplement : « *Plus que Pataut* », pour exprimer l'adoration qu'il voue à son géniteur. Le jeune Louis XIII trouve auprès de Pataut, puis, tout au long de sa vie, auprès d'une multitude d'autres chiens, le réconfort qu'il a du mal à tirer de son entourage humain. Éternel inquiet bien que devenu roi à son tour, il siège et reçoit les émissaires les plus importants entouré de sa meute. Comme si la présence de ses amis l'aidait à s'affirmer dans ses difficiles fonctions.

La migraine se soigne en appliquant sur la tête du malade un petit chien tout chaud et ouvert. On chasse la goutte en s'appliquant des emplâtres de graisse de chien. Contre les rhumatismes et l'hypertension, voici une recette d'époque : « *Faire bouillir dans de l'huile d'olive un petit chien mort jusqu'à la dislocation des os. Après avoir passé cette huile dans une toile, y ajouter de l'origan, du pouliot, du serpolet, du millepertuis, de la marjolaine. Le tout est exposé par la suite quinze jours au soleil.* »

Et c'est tout naturellement que le chien devient sujet d'expériences scientifiques. On le démembre, on l'opère, on essaie sur lui toutes sortes de mixtures : il est encore aujourd'hui un modèle apprécié de la recherche médicale et pharmaceutique.

Un instrument de communication

On s'est entre-temps aperçu que sa seule présence, bien vivante, auprès de l'homme apporte son lot de bénéfices. En 1867, à Bielefeld, en Allemagne, on le met, entre autres animaux, en contact avec des épileptiques. En 1919, aux États-Unis, on l'introduit à l'hôpital Sainte-Élisabeth de Washington, comme compagnon des pensionnaires de la section psychiatrique de l'établissement. On ne sait ni comment ni pourquoi, mais il y a un mieux quand le chien est là.

À la fin des années cinquante, Boris Levinson, psychologue pour enfants, reçoit à New York le jeune Johnny, considéré comme autiste par les médecins qui l'ont examiné. Le chien Jingles est par hasard présent dans le cabinet de consultation et se met à tourner autour de l'enfant, forçant son attention en le regardant, le reniflant, le frôlant. Et Johnny se met à le caresser, sous l'œil ahuri de ses parents et observateur du psychothérapeute. Lorsqu'il demande en fin d'entretien s'il pourra revenir jouer avec le « Dr Jingles », Levinson sent que quelque chose d'important vient de se produire. Désormais, la consultation met en présence trois acteurs : le patient (qu'il s'agisse d'un enfant ou d'un adulte), le chien et le thérapeute. Levinson osera communiquer sur ce sujet explosif dès le début des années soixante. Freud, qui recevait pourtant souvent en présence de ses deux chiens et qui a mis au jour tant d'aspects jusqu'alors peu évidents du moi caché de ses patients, n'a jamais évoqué dans ses écrits le possible rôle déclencheur de l'animal.

Dans les années soixante-dix, Samuel et Élisabeth Corson, des psychiatres américains, mettent avec

Reprendre goût à la vie

La poétesse anglaise Elizabeth Barrett Browning se vit offrir en 1840, à l'âge de 37 ans un petit épagneul doré par une femme de lettres britannique nommée Mary Mitford. Celle-ci souhaitait ramener le sourire sur les lèvres de son amie, confinée dans sa chambre pour invalidité physique, et dépressive après la mort de son frère Edward. Et son initiative est couronnée de succès. Flush redonne le goût de vivre à Elizabeth Browning, qui n'en finit plus de l'observer et de s'extasier. « *En ce qui concerne Flush qui m'aime autant que sa propre nature lui permet, si je ne l'aimais pas, je ne pourrais rien aimer. De plus, Flush possède une âme à aimer. Ne croyez-vous pas que les chiens aient une âme ?* » écrit-elle.

Elle trouve enfin le courage de braver son tyran de père, qui tentait d'empêcher tous ses enfants de vivre leur vie hors de chez lui, et épouse secrètement le beau poète Robert Browning le 12 septembre 1846. S'exilant alors en Italie, ils emmenèrent Flush qui rendit l'âme en 1854 à Florence.

L'ami chien de Lamartine

Lamartine aime les chiens, mais mieux encore, il les comprit et sut décrire leur essence. En particulier ce je ne sais quoi qui donne aux relations non dites entre un chien et un être humain cette profondeur irremplaçable :

« ô mon chien ! Dieu seul sait la distance entre nous ;

Seul il sait quel degré de l'échelle de l'être

Sépare ton instinct de l'âme de ton maître :

Mais seul il sait aussi par quel secret rapport

Tu vis de son regard et meurs de sa mort,

Et quelle pitié pour nos cœurs il te donne,

Pour aimer encor ceux que n'aime plus

personne. »

Jocelyn, 1800

succès en présence de chiens, des adolescents perturbés ne réagissant ni aux neuroleptiques ni aux électrochocs. Des publications, la plupart du temps d'origine anglo-saxonne, commencent à fleurir sur le sujet. En France, le docteur vétérinaire Ange Condoret étudie dans les écoles, les hôpitaux psychiatriques, les cabinets vétérinaires, les relations qui se nouent entre l'enfant et son animal familier. Il découvre le chien comme « déclencheur de communication ».

Après lui, les projets se multiplient dans l'Hexagone, en des lieux tout à fait diversifiés : maisons de retraite, hôpitaux, programmes de réinsertion, avec un inégal bonheur. Certains mettent beaucoup d'espoir dans la présence animale, les objectifs ne sont pas toujours réalistes, le suivi peut s'avérer fantaisiste... et le corps médical reste méfiant dans sa grande

majorité. Il lui manque les protocoles, les pourcentages de succès et d'échecs, toutes préoccupations qui sont aujourd'hui du domaine de l'Activité associant l'animal sous l'angle de la recherche (AAA-R).

Neuf conférences internationales

Ce sont en tout cas les Anglo-Saxons qui prennent à bras-le-corps dans les années quatre-vingt l'étude quasi systématique des interactions homme-animal, dans un climat non pas de défiance de la part de la communauté scientifique, mais d'indifférence totale. Les pionniers insistent et le National Institute of Health (NIH) aux États-Unis finit par soutenir financièrement les chercheurs universitaires qui choisissent d'explorer cette voie. Dès 1987, le NIH se félicite des résultats alors mis en lumière « *les futures études sur la santé humaine doivent considérer la présence ou l'absence d'un animal de compagnie au foyer et la nature des relations avec cet animal comme une variable significative. Des preuves convaincantes ont été présentées qui permettent de conclure que les animaux de compagnie sont probablement bénéfiques sur le plan médical à la santé de certaines personnes.* »

Les publications en effet se succèdent, avec pour point commun, le rôle bénéfique de l'animal sur son compagnon humain et ce dans une foule de domaines possibles.

- Les chiens et les chats placés dans des institutions gériatriques agissent sur les pensionnaires comme des « catalyseurs de relations sociales » (Corson, 1981).
- Caresser un animal familier réduit de façon significative la pression artérielle, la température de la peau et la fréquence cardiaque (Katcher, Friedmann, Thomas, 1983).
- Posséder des animaux aide les enfants à se faire des amis (Serpell, 1986).